

Guy Debord : « Commentaires sur la société du spectacle ».

Avec l'ouvrage « [La société du spectacle](#) », publié en 1967, Guy Debord a voulu que l'[Internationale situationniste](#) (L'I.S.) qui était dans ces années-là le groupe extrémiste qui avait le plus fait pour ramener la contestation révolutionnaire dans la société moderne, ait un livre de théorie.

Cette Société du Spectacle, brume poisseuse qui s'accumule au niveau de toute l'existence quotidienne et qui a aujourd'hui tout recouvert, dans le sens de « tout dissimulé » au plus grand nombre composé d'une masse abruti de travail et de fatigue, peut se flatter de n'avoir jamais été démenti par les événements de ces cinquante dernières années. De plus, cet ouvrage a montré et continue de montrer ce que le spectacle moderne était déjà : **le règne autocratique de l'économie marchande ayant accédé à un statut de souveraineté irresponsable, et l'ensemble des nouvelles techniques de gouvernement qui accompagnent ce règne.**

En 1988, Guy Debord est revenu sur son ouvrage avec la publication de « Commentaires sur la société du spectacle ».

Voici quelques extraits :

« La discussion creuse sur le spectacle, c'est-à-dire sur ce que font les propriétaires du monde, est organisée par lui-même. On préfère souvent l'appeler, plutôt que spectacle, le médiatique. Ce qui est communiqué par ce « médiatique » ce sont des ordres où ceux qui les donnent sont également ceux qui sont autorisés à dire ce qu'ils en pensent.

Le changement qui a le plus d'importance, dans tout ce qui s'est passé depuis vingt ans, réside dans la continuité même du spectacle qui a maintenant élevé toute une génération pliée à ses lois. Il s'agit d'un spectaculaire intégré qui tend à s'imposer mondialement après une période au cours de laquelle le spectacle se déployait autour d'une figure dictatoriale puis autour d'un consumérisme anglo-saxon cantonné à l'Ouest de l'Occident.

La société modernisée jusqu'au stade du spectaculaire intégré se caractérise par l'effet combiné de cinq traits principaux qui sont : le renouvellement technologique incessant ; la fusion économique-étatique ; le secret généralisé ; le faux sans réplique ; un présent perpétuel.

Le centre directeur en est maintenant devenu occulte : on n'y place jamais plus un chef connu. Jamais l'influence spectaculaire n'a marqué à ce point la presque totalité des conduites et des objets qui sont produits socialement car le sens final du spectaculaire intégré c'est qu'il s'est intégré dans la réalité même à mesure qu'il en parlait et qu'il la reconstruisait comme il en parlait.

Le spectacle s'est mélangé à toute réalité, en l'irradiant. Comme on pouvait facilement le prévoir en théorie, l'expérience pratique de l'accomplissement sans frein des volontés de la raison marchande aura montré vite et sans exceptions que le devenir-monde de la falsification était aussi un devenir-falsification du monde.

Le gouvernement du spectacle qui, à présent, détient tous les moyens de falsifier l'ensemble de la production aussi bien que de la perception, est maître absolu des souvenirs comme il est maître incontrôlé des projets qui façonnent le plus lointain avenir.

La fusion économique-étatique est la tendance la plus manifeste de ce siècle ; l'alliance défensive et offensive conclue entre ces deux puissances, l'économie et l'Etat, leur a assuré les plus grands bénéfices communs dans tous les domaines.

Le secret généralisé se tient derrière le spectacle, comme le complément décisif de ce qu'il montre et, si l'on descend au fond des choses, comme sa plus importante opération. Le seul fait d'être désormais sans réplique (*sans critique possible, sans pouvoir opposer un avis contraire... ndlr*) a donné au faux une qualité toute nouvelle. C'est du même coup le vrai qui a cessé d'exister presque partout, ou dans le meilleur cas s'est vu réduit à l'état d'une hypothèse qui ne peut jamais être démontrée. Le faux sans réplique a achevé de faire disparaître l'opinion publique, qui d'abord s'est trouvée incapable de se faire entendre, puis très vite, par la suite, de se former.

La première intention de la domination spectaculaire était de faire disparaître la connaissance historique en général ; et d'abord presque toutes les informations et tous les commentaires raisonnables sur le plus récent passé.

Un pouvoir absolu supprime d'autant plus radicalement l'histoire qu'il a pour ce faire des intérêts ou des obligations plus impérieux, et surtout selon qu'il a trouvé de plus

ou moins grandes facilités pratiques d'exécution. Staline avait poussé loin la réalisation d'un tel projet ; il restait néanmoins une vaste zone du monde inaccessible à sa police où l'on riait de ses impostures. Le spectaculaire intégré a fait mieux avec de très nouveaux procédés, et en opérant mondialement. L'ineptie qui se fait respecter partout, il n'est plus permis d'en rire ; en tout cas il est devenu impossible de faire savoir qu'on en rit.

Le précieux avantage que le spectacle a retiré de cette mise hors la loi de l'histoire, d'avoir déjà condamné toute l'histoire récente à passer à la clandestinité, et d'avoir réussi à faire oublier très généralement l'esprit historique dans la société.

Avec la destruction de l'histoire, c'est l'événement contemporain lui-même qui s'éloigne aussitôt dans une distance fabuleuse, parmi ses récits invérifiables, ses statistiques incontrôlables, ses explications invraisemblables et ses raisonnements intenable. A toutes les sottises qui sont avancées spectaculairement, il n'y a jamais que des médiatiques qui pourraient répondre, par quelques respectueuses rectifications ou remontrances, et encore en sont-ils avares car, outre leur extrême ignorance, leur solidarité, de métier et de cœur, avec l'autorité générale du spectacle, et avec la société qu'il exprime, leur fait un devoir, et aussi un plaisir, de ne jamais s'écarter de cette autorité, dont la majesté ne doit pas être lésée. Il ne faut pas oublier que tout médiatique, et par salaire et par autres récompenses ou soultes, a toujours un maître, parfois plusieurs ; et que tout médiatique se sait remplaçable.

Un aspect de la disparition de toute connaissance historique objective se manifeste à propos de n'importe quelle réputation personnelle, qui est devenue malléable et rectifiable à volonté par ceux qui contrôlent toute l'information, celle que l'on recueille et aussi celle, bien différente, que l'on diffuse ; ils ont donc toute licence pour falsifier.

L'autorité spectaculaire peut également nier n'importe quoi, une fois, trois fois, et dire qu'elle n'en parlera plus, et parler d'autre chose ; sachant bien qu'elle ne risque plus aucune autre riposte sur son propre terrain, ni sur un autre. Car il n'existe plus d'agora, de communauté générale.

Un Etat, dans la gestion duquel s'installe durablement un grand déficit de connaissances historiques, ne peut plus être conduit stratégiquement (il se laisse alors conduire par un pays étranger.

C'est la première fois, dans l'Europe contemporaine, qu'aucun parti ou fragment de parti n'essaie plus de seulement prétendre qu'il tenterait de changer quelque chose d'important. La marchandise ne peut plus être critiquée par personne : ni en tant que système général, ni même en tant que pacotille.

Jamais censure n'a été plus parfaite. Jamais l'opinion de ceux à qui l'on fait croire encore, dans quelques pays, qu'ils sont restés des citoyens libres, n'a été moins autorisée à se faire connaître, chaque fois qu'il s'agit d'un choix qui affectera leur vie réelle. Jamais il n'a été permis de leur mentir avec une si parfaite absence de

conséquence. Le spectateur est seulement censé ignorer tout, ne mériter rien. Tout ce qui n'est jamais sanctionné est véritablement permis.

Cette démocratie si parfaite fabrique elle-même son inconcevable ennemi, le terrorisme. Elle veut, en effet, être jugée sur ses ennemis plutôt que sur ses résultats. L'histoire du terrorisme est écrite par l'Etat ; elle est donc éducative. Les populations spectatrices ne peuvent certes pas tout savoir du terrorisme, mais elles peuvent toujours en savoir assez pour être persuadées que, par rapport à ce terrorisme, tout le reste devra leur sembler plutôt acceptable, en tout cas plus rationnel et plus démocratique.

Le pouvoir de la domination rencontre de nombreux appuis parmi des individus qui y trouvent leur avantage. Parmi les « médiatiques » nombreux sont ceux qui se flattent de connaître beaucoup de choses par relations et par confidences. Celui ou celle qui est dans la confiance n'est guère porté à la critique ni à remarquer que dans toutes les confidences, la part principale de réalité lui sera toujours cachée car les bribes d'information infectées de mensonge que l'on offre à ces médiatiques familiers de la tyrannie mensongère, sont incontrôlables et manipulées. Elles font plaisir néanmoins à ceux qui y accèdent, car ils se sentent supérieurs à tous ceux qui ne savent rien tout en ayant la bêtise de croire qu'ils peuvent comprendre quelque chose, non en se servant de ce qu'on leur cache mais en croyant ce qu'on leur révèle.

Le discours spectaculaire tait évidemment, outre ce qui est proprement secret, tout ce qui ne lui convient pas. Il isole toujours de ce qu'il montre, l'entourage, le passé, les intentions, les conséquences. Il est donc totalement illogique. Puisque personne ne peut plus le contredire, le spectacle a le droit de se contredire lui-même, de rectifier son passé. La hautaine attitude de ses serviteurs quand ils ont à faire savoir une version nouvelle, et peut-être plus mensongère encore, de certains faits, est de rectifier rudement l'ignorance et les mauvaises interprétations attribuées à leur public, alors qu'ils sont ceux-là mêmes qui s'empressaient la veille de répandre cette erreur, avec leur assurance coutumière.

Sur le plan des moyens de la pensée des populations contemporaines, la première cause de la décadence tient clairement au fait que tout discours montré dans le spectacle ne laisse aucune place à la réponse.

Ce qui est nouveau, c'est que l'économie en soit venue à faire ouvertement la guerre aux humains ; non plus seulement aux possibilités de leur vie, mais aussi à celles de leur survie. C'est alors que la pensée scientifique a choisi de servir la domination spectaculaire. La science possédait avant d'en venir là, une autonomie relative ; elle savait penser sa parcelle de réalité. Quand l'économie toute-puissante est devenue folle, et les temps spectaculaires ne sont rien d'autre, elle a supprimé les dernières traces de l'autonomie scientifique. On remarque vite que la médecine aujourd'hui n'a, bien sûr, plus le droit de défendre la santé de la population contre l'environnement pathogène car ce serait s'opposer à l'Etat ou seulement à l'industrie pharmaceutique et agro-alimentaire.

Contrairement à ce qu'affirme son concept spectaculaire inversé, la pratique de la désinformation ne peut que servir l'Etat. En fait, la désinformation réside dans toute l'information existante ; et comme son caractère principal. On ne la nomme que là où il faut maintenir, par l'intimidation, la passivité. Là où la désinformation est nommée, elle n'existe pas ; là où elle existe, on ne la nomme pas.

Le jugement de [Feuerbach](#) sur le fait que son temps préférait « l'image à la chose, la copie à l'original, la représentation à la réalité » a été entièrement confirmé par le siècle du spectacle et cela dans plusieurs domaines où le XIX^e siècle avait voulu rester à l'écart de ce qui était déjà sa nature profonde : la production industrielle capitaliste.

C'est la mafia qui, irritée d'être seule mise en vedette, va jusqu'à évoquer les autres groupements qui voudraient se faire oublier. Et c'est alors que cette mafia déclare, par exemple : « Nous n'appartenons pas, nous, à la mafia bureaucratique et politicienne, ni à celle des banquiers et des financiers, ni à celle des grands contrats frauduleux, à celle des monopoles ou à celle du pétrole » On peut sans doute estimer que les auteurs de cette déclaration ont intérêt à déverser, tout comme les autres, leurs propres pratiques dans le vaste fleuve des eaux troubles de la criminalité qui arrose dans toute son étendue la société actuelle. Faut dire qu'il est juste de convenir que voilà des gens qui savent mieux que d'autres, par profession, de quoi ils parlent. Aussi, on se trompe chaque fois que l'on veut expliquer quelque chose en opposant la Mafia et l'Etat : ils ne sont jamais en rivalité. La Mafia n'est pas étrangère dans ce monde ; elle y est parfaitement chez elle. Au moment du spectaculaire intégré, elle règne en fait comme le modèle de toutes les entreprises commerciales avancées.

On ne parle à tout instant d' »Etat de droit « que depuis le moment où l'Etat moderne dit démocratique a généralement cessé d'en être un : ce n'est point par hasard que l'expression n'a été popularisée que peu après 1970.

Des réseaux de promotion-contrôle, on glisse insensiblement aux réseaux de surveillance-désinformation. Cette surveillance a commencé à mettre en place des locomotives capables de lancer au premier signal, les rumeurs qui pourront lui convenir, des supplétifs à côté des précédents spécialistes universitaires et médiatiques, sociologues ou policiers, du passé récent.

La société moderne qui s'était persuadée qu'elle était aimée, a dû renoncer depuis lors à ses rêves ; elle préfère être redoutée. Ainsi, mille complots en faveur de l'ordre établi s'enchevêtrent et se combattent un peu partout, avec l'imbrication toujours plus poussée des réseaux et des questions ou actions secrètes ; et leur processus d'intégration rapide à chaque branche de l'économie, la politique, la culture. La teneur du mélange en observateurs, en désinformateurs augmente continuellement. Les véritables influences restent cachées, et les intentions ultimes ne peuvent qu'être assez difficilement comprises.

Ces divers spécialistes des apparences de discussions que l'on appelle encore, mais abusivement, culturelles et politiques, ont nécessairement aligné leur logique et leur culture sur celles du système qui peut les employer ; non seulement parce qu'ils ont été sélectionnés par lui mais surtout parce qu'ils n'ont jamais été instruits par rien d'autre.

Le travail intellectuel salarié tend normalement à suivre la loi de la production industrielle de la décadence, où le profit de l'entrepreneur dépend de la rapidité d'exécution et de la mauvaise qualité du matériau employé. Qu'il s'agisse du logement, de la chair d'un bœuf d'élevage, ou du fruit de l'esprit ignare d'un traducteur, la considération qui s'impose souverainement, c'est que l'on peut désormais obtenir très vite à moindre coût ce qui exigeait auparavant un assez long temps de travail qualifié.

A ce degré de l'analyse, on est fondé à évoquer une politique « spectaculaire » du terrorisme, et non, comme le répète vulgairement la finesse subalterne de tant de journalistes ou professeurs, parce que des terroristes sont quelquefois mus par le désir de faire parler d'eux. L'Italie des années 70 résume les contradictions sociales du monde entier, et tente, à la manière que l'on sait, d'amalgamer dans un seul pays la Sainte Alliance répressive du pouvoir de classe, bourgeois et bureaucratique-totalitaire, qui déjà fonctionne ouvertement sur toute la surface de la terre dans la solidarité économique et policière de tous les Etats.

La contradiction essentielle de la domination spectaculaire en crise, c'est qu'elle a échoué sur le point où elle était la plus forte, sur certaines plates satisfactions, mais qui étaient censées suffire pour obtenir l'adhésion réitérée des masses de producteurs-consommateurs. Et c'est précisément cette satisfaction matérielle qu'elle a polluée, et qu'elle a cessé de fournir. La société du spectacle ne dit plus : « Ce qui apparaît est bon, ce qui est bon apparaît. » Elle dit : « C'est ainsi. » Elle avoue franchement qu'elle n'est plus, dans l'essentiel, réformable. Elle a perdu toutes ses illusions générales sur elle-même.

1988, Guy Debord : « Commentaires sur la société du spectacle » - extraits de Serge ULESKI